

La valeur de la vie

De nombreux travaux ont été publiés récemment sur la vie en général, pas la vie humaine (l'existence), en rapport avec la crise environnementale (la réduction de la diversité biologique, en particulier). Vous avez peut-être entendu parler de ceux de Baptiste Morizot (*Manières d'être vivant*), qui est souvent présent dans les médias. J'ai choisi de vous présenter un autre livre récent, celui de Francis Wolff, *La vie a-t-elle une valeur ?* (2025, Philo Magazine), qui est en désaccord profond avec Morizot. Mon exposé de ce matin s'inspire beaucoup de Wolff, qui me paraît plus convaincant, mais je parlerai à l'occasion de l'autre approche, celle de Morizot, dans la discussion.

Francis Wolff constate que la *vie en général* et pas seulement la vie humaine, est devenue récemment une valeur, de tous côtés. Certains chrétiens semblent plus préoccupés par la défense de la vie (cf. les *pro-life*, contre l'avortement) que par le salut de l'âme, certains écologistes parlent plus au nom du vivant qu'au nom de la nature ou de l'humain. Il arrive aussi que des parents refusent la définition médicale de la mort (activité cérébrale nulle) et demandent que leur enfant, qui présente encore des signes de vie, soit maintenu dans cet état, même si sa mort permettrait de sauver une vie humaine grâce à la transplantation. A une telle attitude, Wolff oppose cette objection :

ce qui vaut, ce n'est pas la vie du vivant, c'est la vie en tant qu'elle est humaine et donc tant qu'elle est humaine. (...) Dans l'extraordinaire chaîne de solidarité humaine d'une transplantation cardiaque, il ne s'agit justement pas de maintenir vivant à tout prix un organisme, comme dans un atelier de maintenance, mais de transmettre la vie dans ce qu'elle a d'humain au moyen des organes d'un vivant irréparable. C'est permettre à une personne dont la vie est menacée de pouvoir vivre sa vie.

Parallèlement, il arrive que la défense de la vie humaine soit qualifiée d'*anthropocentriste* : il faudrait défendre tous les vivants sans discrimination et sans hiérarchie, non la seule vie humaine.

Le problème que pose ces attitudes est donc celui-ci : quelle valeur peut-on reconnaître à la vie en général ? Wolff construit un raisonnement que je résume en ne retenant que les arguments essentiels, en 11 points :

1) On peut d'abord rappeler que les humains ont reconnu progressivement la valeur de toute vie humaine, sur la base de l'idée selon laquelle tout humain est une personne libre, capable de gérer sa propre vie. Vous connaissez peut-être l'admirable phrase de Paul, dans l'*Épître aux Galates* (3:28) : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ ». Les humains sont tous frères, en tant que fils de Dieu. Certes, le principe mettra des dizaines de siècles avant de se concrétiser, avec l'abolition de l'esclavage et les diverses *Déclarations des droits humains*. Mais aujourd'hui, le principe de la dignité humaine est un acquis de la civilisation (l'humain n'a pas de valeur relative au sens d'un *prix*, dit Kant, il a une valeur absolue au sens d'une *dignité*).

2) Une deuxième idée, beaucoup plus récente, est celle selon laquelle les humains vivent dans un écosystème, et que pour sauvegarder la vie humaine, il faut sauvegarder l'écosystème en question, en particulier les espèces animales dont nous dépendons.

3) Cela ne nous interdit pas – c'est une évidence pour la plus grande partie d'entre nous – de détruire les individus et les espèces qui menacent les humains (des bactéries, moustiques et algues envahissantes jusqu'aux mammifères qui pullulent, les sangliers de nos villes, par exemple). La plupart d'entre nous pensent également que cela ne nous interdit pas non plus de tuer des animaux pour nous nourrir (même si les divers types de végétariens refusent de le faire).

4) Ceux qui refusent ces deux formes d'élimination des animaux (la seconde, surtout) le font au nom de la défense de la valeur de la vie en général. Wolff résume cette position selon laquelle il y a aurait entre nous et les animaux non seulement une communauté *de fait* (nous ne vivons que grâce à eux) mais une communauté *morale* (selon l'expression de Morizot) :

Nous devons être solidaires du sort de tous les êtres vivants de la planète. Par conséquent, « nous sommes des vivants » signifie en réalité : nous devons nous définir comme des vivants, seulement comme des vivants, et par conséquent nous conduire comme des vivants comme les autres. Le vivant est un. La vie, comme telle, est une valeur. 213

Face à la gravité des « crises écologiques » qui mettent en péril mortel la planète, il faudrait désormais, nous dit-on, affirmer « nous le vivant ! ». Il ne s'agirait pas de constater une communauté réelle, mais de proclamer une communauté morale...

Dans cette perspective, il faudrait donc abandonner les hiérarchies entre les êtres admises « en Occident », comme disent Morizot et d'autres, en particulier entre humains et non-humains, rompre avec cet *anthropocentrisme* pour embrasser un *biocentrisme* salubre traitant à égalité tous les vivants, plantes, champignons, animaux et humains.

5) Wolff examine cette théorie biocentriste dans la suite de l'ouvrage. On pourrait parler de la valeur de la vie en général car tout vivant cherche à vivre. La vie est pour lui une valeur, comme la vie humaine l'est pour l'homme :

... « qu'est-ce qui vaut pour un vivant, quel qu'il soit ? ». Réponse : vivre. Qu'est-ce que le bien ? (Réponse : vivre.) Qu'est-ce que le mal ? (Réponse : ne plus vivre.) À quoi tendent tous les mouvements d'un organisme, tous ses actes, toutes ses actions, tous ses comportements, tous ses ajustements ? À s'adapter en permanence aux modifications du milieu. Certes, mais en vue de quoi ? Vivre. À se procurer de l'eau, de la lumière, de l'oxygène. En vue de quoi ? Vivre. Pourquoi chercher ses proies ? Pourquoi se régénérer en assimilant des substances extérieures ? Afin de vivre. Pourquoi éloigner, repousser, effrayer, fuir le prédateur ? Pour continuer à vivre. Pourquoi éliminer des rejetons, des rivaux, des ascendants ? Pour vivre. Pourquoi chercher la protection d'un congénère ou le tuer, partager la nourriture d'un commensal ou la lui voler, écornifler un autre organisme, parasiter, butiner ? Tout cela pour vivre. 440

La vie est une valeur pour le vivant parce que tout vivant s'efforce de vivre. 457

6) Mais de ce que tout vivant s'efforce de vivre, fait de la vie une valeur, on ne peut pas déduire que la vie en général est une valeur. Un tel raisonnement est un sophisme :

C'est un sophisme rendu célèbre par un bon mot prêté à François Ier. Alors qu'il faisait la guerre à Charles Quint pour la conquête du royaume de Naples, il déclara à peu près ceci : « Quelle harmonie entre mon frère Charles et moi, nous partageons la même valeur (Naples) ; ce qu'il veut, je le veux aussi ». Sauf que, évidemment, si l'un l'obtient, il en prive l'autre ! Il en va de même de la valeur de la vie. De la proposition « vivre est la valeur commune à tous les vivants », il est impossible d'inférer « quelle harmonie entre les vivants, ils partagent tous la même valeur : vivre ! » – puisque justement, ils ne peuvent pas la partager. Les uns ne peuvent posséder ce bien qu'à condition d'en priver d'autres. C'est parce qu'elle est également visée par tous distributivement qu'elle ne peut pas être atteinte par tous collectivement.

Cela conduit Woff à affirmer que la vie en elle-même, animale et humaine, est un phénomène naturel, un processus aveugle qui n'a pas d'autre fin que lui-même, apparu tardivement dans l'univers matériel et qui disparaîtra, comme toute chose. C'est avec la vie *humaine* que le vivant, humain et animal, se voit reconnaître une valeur, comme je l'ai rappelé (une valeur absolue pour les humains, une valeur relative pour les animaux). Mais imaginons un monde sans humain. Il n'y aurait comme seule valeur que la vie de chaque espèce, pour chaque espèce, qui ne vit qu'en détruisant d'autres espèces.

La vie n'est donc pas une communauté morale parce que la communauté biotique ne peut exister qu'à condition de ne pas être morale. Si les vivants formaient une communauté de respect mutuel, ils cesseraient de vivre, et il n'y aurait plus de communauté biotique ! La vie de certains doit empêcher celle des autres sous peine de mort. Le « respect de la vie » est donc une expression contradictoire. Si l'on respecte la vie, elle cesse. Si tout vivant respectait tout autre vivant, il n'y aurait plus de vivant. 554

La meilleure preuve que la vie en général n'est pas une valeur est le fait que les humains refusent de vivre seulement de manière naturelle, comme tous les autres vivants, en se tuant les uns les autres (comme c'est le cas dans la nature) et en tuant les animaux sans raison :

Si elle avait une valeur, ce serait la pire, du moins selon nos critères moraux (ceux de la vie sociale ou de la communauté humaine). Car la vie n'est pas (seulement) paix mais (aussi) lutte : les uns dévorent les autres, ou les parasitent, les occupent, les utilisent, les chassent, les colonisent, les éliminent. 564

Ce n'est pas moral ni d'ailleurs immoral, car la vie ou la nature est simplement amoral. Les prédateurs ne sont pas plus méchants que les proies sont gentilles. Tous aspirent seulement à vivre. Les loups mangent les agneaux : on peut compatir à la douleur de l'agneau, mais ni plus ni moins qu'à celle du loup, puisque la faim est, selon tous les récits de famine, la pire des souffrances. 573

7) Il s'ensuit que la question n'est pas de savoir si vivre est une valeur, un bien dans l'absolu, mais de savoir « qui doit vivre ? ». Et cette question ne peut être posée que du point de vue de l'humain. La morale est nécessairement anthropocentrée, elle ne peut être biocentrée :

*Car la question n'est pas de savoir si vivre est bon dans l'absolu, ni même pour qui vivre est bon (pour tout vivant sans doute), mais qui doit vivre : le moustique qui aspire à sauver sa progéniture grâce au sang humain, ou l'enfant qu'il va ainsi contaminer du chikungunya ? Tout le monde a le droit de vivre, dites-vous, mais il y a des cas où il faut bien choisir. Qui mérite de vivre ? Le champignon du sol (*Rhizoctonia solani*) ou la betterave sucrière qu'il attaque ? Les frelons asiatiques ou les abeilles ?*

Même le biocentrisme, s'il est sérieux, devra concéder qu'une vie humaine doit être préférée à celle d'un loup, d'un agneau, d'un chêne, d'un roseau, d'une bactérie. Il devra lui aussi concéder que, si toutes les aspirations à vivre sont égales, elles ne se valent pas. Il devra finalement se résoudre à une échelle de valeurs anthropocentrée. 606

8) Contre le biocentrisme, Wolff fait valoir que seul l'humain est capable de défendre la vie animale de manière morale (mais sans considérer l'animal comme un égal) :

L'évaluation humaine est la seule qui puisse se faire d'un point de vue global et non du seul point de vue de l'espèce. L'être humain est le seul être écologue, le seul à pouvoir considérer la biosphère ou la communauté biotique comme un tout, le seul capable de calculer les effets les plus avantageux, à moyen et long termes, non seulement pour sa propre survie mais pour le maintien le plus durable des écosystèmes terrestres les plus riches. L'anthropocentrisme n'est pas seulement souhaitable, il est inévitable. 609

9) Wolff est alors amené à opposer deux éthiques, l'éthique animaliste et l'éthique environnementale, la première centrée sur l'individu animal la seconde sur la protection

de l'environnement. L'éthique environnementale autorise l'élimination des individus nuisibles à l'homme (les battues pour limiter les sangliers qui détruisent les cultures) et l'élimination d'espèces nuisibles à l'écosystème dans lequel vit l'homme, et elle autorise aussi l'élevage des animaux à des fins de consommation. Elle est compatible avec le souci pour le bien-être des animaux d'élevage. Mais elle ne fait pas de l'évitement de la souffrance animale une valeur absolue. Sa perspective est différente :

L'éthique environnementale est centrée sur les ensembles de vivants quels qu'ils soient (elle est « holistique ») : elle s'inquiète des rapports des espèces entre elles et à leur milieu, quel que soit le niveau de complexité de ces espèces (micro-organismes, champignons, plantes, animaux) et quel que soit ce milieu, l'eau, l'air, la terre, le sous-sol. Sa question centrale est : comment lutter contre la dégradation accélérée de l'environnement, maintenir l'équilibre et la richesse des écosystèmes, voire de la biosphère ? De ce point de vue, ni la souffrance ni la mort ne sont des maux à proprement parler : la sensibilité à la douleur de certaines espèces animales complexes, dotées d'un système nerveux central, est considérée comme un avantage adaptatif et non un mal en soi. Une vie individuelle sans douleur est beaucoup plus fragile et précaire. Quant à la vie et à la mort des organismes individuels, elles sont tenues pour des conditions de l'équilibre des écosystèmes (...). Une vie sans mort empêcherait le développement de la vie. 664

L'auteur ironise au passage sur les mesures absurdes préconisées par les animalistes (euthanasier tous les carnivores pour diminuer la souffrance animale !) :

...si les herbivores ne mourraient plus entre les mâchoires de leurs prédateurs, ils mourraient peut-être en effet de la famine qui résulterait de la concurrence, ou si ce n'est pas le cas, ils souffriraient, comme toutes les bêtes, des vicissitudes de la vie sauvage, de la soif aux temps secs, de la faim en période de disette, du froid quand il fait froid, du chaud quand il fait chaud, des parasites pullulant dans leur milieu, d'abandon, de blessure, de maladie, d'attaques de congénères, de frustration à l'époque du rut, etc. La morale de ces disputes est celle-ci : même en l'absence de méchants prédateurs, la vie sauvage ne jouit pas de tout le confort moderne du XXI^e siècle occidental (eau courante, chauffage central, repas à domicile, SOS Médecins, etc.) dont bénéficie ou devrait bénéficier la vie domestique.

... à vouloir échapper à l'anthropocentrisme moral, on tombe forcément dans l'anthropomorphisme le plus désolant : tous les vivants seraient, comme nous, épris de liberté politique, d'analgésiques et de soins palliatifs. En outre, il est toujours risqué, pour l'être humain, de jouer à

l'apprenti sorcier en voulant transformer un milieu naturel en un parc thématique à la Disneyland : ce rêve de maîtrise totale de la nature au nom du Bien (un monde sans souffrance !) trahit (...) le véritable délire démiurgique dont souffrent certains défenseurs des êtres vivants. 703

10) On comprend que l'auteur, sur la base des analyses précédentes, récuse vivement l'*antispécisme* (un terme fait par analogie avec antiracisme). Tuer un animal serait analogue à tuer un humain d'une race différente :

[L'analogie] est absurde. Les races humaines n'existent pas dans la nature¹ – c'est ce qui rend le racisme insensé et la lutte contre le racisme raisonnable et juste. Les espèces existent dans la nature et leur existence est nécessaire – c'est ce qui rend le spécisme sensé et l'antispécisme déraisonnable et injuste. Le « spécisme » est indispensable à la survie de toutes les espèces, lesquelles s'efforcent de se perpétuer elles-mêmes par tous les moyens, souvent au détriment des autres espèces (prédation, parasitisme, meurtre, élevage – pensons aux fourmis qui élèvent des pucerons). L'antispécisme serait suicidaire pour toutes les espèces : ce serait la fin de la vie animale et même de toute vie. Inversement, si nous ne devons pas discriminer les êtres humains en fonction de leur origine, de leur sexe, de leur religion, etc., c'est parce que nous avons le devoir de les traiter tous également.

Il n'y a donc d'égalité qu'entre les humains, pas entre les humains et les animaux, ni entre les animaux :

L'égalité des êtres humains est un idéal qui a un sens. L'égalité des animaux est une absurdité qui contredit l'idée même de vie animale. De même que l'universalisme égalitaire ne peut pas être étendu à toutes les espèces vivantes, notre communauté morale ne peut pas s'étendre de façon égale à tous les animaux (les moustiques ?), même souffrants (les rats ? les lapins ?). Au-delà des limites de l'humanité, la passion de l'égalité devient pathologique. 791

Et qui, vraiment, même parmi les pratiquants du véganisme, serait prêt à l'abolition de toute relation humaine avec les animaux au prétexte qu'elle serait forcément une relation (immorale) de domination ? Mille histoires nous lient à eux, parfois belles, parfois tragiques : le chasseur

¹ Les biologistes montrent que la distinction des supposées races humaines se fait toujours sur des critères visibles (couleur de la peau, etc.). Mais si l'on part d'un autre critère, invisible, on peut faire d'autres distinctions (il se peut que la composition de l'hémoglobine d'un Africain soit la même que la mienne alors que celle de mon voisin est différente de la mienne). Comme il y a une infinité d'autres critères possibles, la notion de race perd toute signification.

et son chien et leur intelligence commune du gibier ; le pêcheur tranquille et sa sagesse halieutique ; l'éleveur prudent et l'amour de ses bêtes ; l'unité indéfectible du cavalier et de sa monture ; l'instinct du dompteur subjuguant son comparse ; l'Indien charmant le naja ; les villageois réveillés au chant du coq. Mille histoires aussi de luttes contre les bêtes nuisibles qui ravagent les cultures ou les troupeaux, criquets, pigeons ramiers, lapins de garenne, fouines, sangliers. Mille récits d'appropriation, d'amitié, de coexistence, de respect, d'admiration ou de combat – qu'on ne saurait réduire à ces deux pathologies contemporaines que sont la chosification de certains animaux de boucherie et la personnification de certains animaux de compagnie. 814

Et l'égalité entre les humains ne repose pas sur le fait qu'ils appartiennent à la même espèce (comme l'affirment les critiques de la morale anthropocentrée) mais au fait que les humains sont des personnes :

Une telle éthique ne peut pas être réduite à son « anthropocentrisme », du moins au sens où l'entendrait un « antispéciste ». Car, en reconnaissant en tout être humain un égal à nous-mêmes, nous ne le considérons pas comme « un membre de notre espèce biologique ». Nous accordons nos soins et notre attention morale au nouveau-né, non pas parce qu'il est de notre espèce (qui a jamais pensé une telle sottise ?), ni parce qu'il est un « patient moral » [c'est-à-dire un être sensible], mais parce qu'il est ce que nous avons été et qu'il est potentiellement ce que nous sommes. Et nous traitons avec humanité l'enfant lourdement handicapé, même s'il n'est pas « sujet-de-sa-vie », parce qu'il a sa place symbolique parmi nous et que nous reconnaissons en lui celui que nous aurions pu être. L'humanité, au sens moral du terme, est une communauté d'échanges, de droits et de devoirs réciproques et symétriques. Cette communauté nous constitue et elle nous oblige. C'est pourquoi nous sentons que nous avons des devoirs absolus vis-à-vis de toutes les personnes et d'elles seules.

Nous avons bien des devoirs envers les espèces animales, mais ces espèces n'en ont pas envers nous. Il y a une asymétrie fondamentale entre les humains et les animaux :

Car nous avons une immense obligation vis-à-vis de toutes les espèces d'êtres vivants et de tous les écosystèmes de la planète, et plus encore vis-à-vis de l'eau, de la terre, de l'atmosphère, de la lumière, car elles rendent la vie, et en particulier la vie humaine, possible. Notre dette globale est énorme, car tous les êtres vivants ainsi que leurs conditions d'existence constituent la biosphère. Cette dette est d'autant plus importante que l'espèce humaine est à la fois la superprédatrice de la

planète et sa seule gardienne possible. Notre responsabilité est lourde et nos devoirs considérables...

C'est donc toujours l'humanité et ses conditions de vie qu'il faut défendre et sauvegarder contre l'inquiétante hausse des températures de la planète. Que notre souci écologique ne se porte ni sur la planète ni sur le vivant, mais seulement sur l'humanité, ne diminue en rien notre responsabilité ; cela l'augmente au contraire, puisqu'il dépend de nous, et de nous seuls, que la planète demeure vivable aujourd'hui et à terme pour les futures générations. 900

Répétons-le : le sort des espèces, les espèces s'en fichent ; le sort des écosystèmes, les écosystèmes s'en fichent ; l'humanité, elle, ne se fiche ni de l'un ni de l'autre. La biodiversité n'a d'autre valeur que celle que les êtres humains lui accordent. 1,003

11) La fin de l'ouvrage est un vibrant plaidoyer en faveur d'une politique environnementaliste anthropocentrée, et plus précisément centrée sur les humains les plus pauvres. Défendre la nature et le monde animal, c'est défendre les humains, et d'abord les plus pauvres :

Si seules comptent les vies humaines, ce sont celles qui sont les plus exposées qui comptent le plus. Les crises écologiques doivent être tenues pour le facteur aggravant de toutes les injustices. Rien de plus, rien de moins. Elles doivent être envisagées et traitées comme telles. Les luttes contre le changement climatique sont un chapitre du combat plus général contre les inégalités planétaires, régionales, sociales, ou sexuelles. Elles lui sont subordonnées. Ces crises sont planétaires. Cela ne signifie pas qu'elles touchent la planète (qui s'en fiche) mais qu'elles atteignent la partie la plus fragile de l'humanité : le Sud plus que le Nord, les pauvres plus que les riches, au nord comme au sud, les femmes plus que les hommes, riches ou pauvres. 1,079

Si seules comptent les vies humaines, au lieu d'invoquer inlassablement un « nous le vivant », il nous faut plutôt vouloir un « nous l'humanité ». Plutôt que de prôner une absurde unité verticale entre les vivants – qui serait fatale à leur survie –, il faut défendre l'unité horizontale de l'humanité – qui est sa seule chance de survie. Les antagonismes entre espèces vivantes favorisent leur évolution, les nationalismes divisant l'humanité peuvent causer sa disparition. Car aucune politique environnementale n'est efficace si elle n'est pas planétaire et aucune ne peut être raisonnable si elle n'est pas portée par le sentiment de solidarité entre humains. 1,085

La question qui doit alors nous inquiéter n'est pas « comment renforcer nos liens aux autres vivants ? » mais « comment accroître notre solidarité

avec la partie de l'humanité à l'égard de laquelle nous avons contracté une énorme dette climatique ? ». Et quels mécanismes de redistribution au niveau mondial permettraient de résorber une partie de cette dette.
1,109

Conclusion

...ce n'est pas en nous pensant, nous les humains, comme des vivants que nous pouvons penser, et encore moins combattre, ce qui nous arrive et ce qui nous menace. Car ce n'est pas le vivant qui est menacé et ce n'est pas l'humanité qui est menaçante. C'est elle, l'humanité, qui est menacée, c'est elle qu'il faut mobiliser. C'est la vie humaine, c'est la survie de l'humanité, qu'il faut préserver. C'est elle et elle seule qui a une valeur absolue. La morale humaniste et donc anthropocentriste est la seule possible. Elle est aussi la seule souhaitable. 232

Compléments

Sur la diversité biologique, cf. ces analyses très éclairantes, qui montrent que la défense de la diversité biologique ne se confond pas avec la défense du nombre des espèces, mais tient à la distance phylogénétique entre les espèces :

Avant d'aborder cette question, il faut d'abord rappeler quelques leçons des biologistes. La diversité biologique ne se mesure pas à l'extinction de quelques espèces symboliques de la mégafaune terrestre fortement médiatisées, comme l'ours polaire ou le panda géant. Elles s'éteignent aujourd'hui aussi « naturellement » que d'autres (mammouth, rhinocéros laineux) il y a quelques milliers d'années. En outre, la biodiversité ne se mesure pas seulement au nombre d'espèces mais à la distance phylogénétique entre espèces et entre individus d'une même espèce. Un écosystème peut comporter beaucoup d'espèces et se révéler fragile faute de diversité génétique. La variété des caractères des individus ou des populations est un facteur de résistance aux modifications du milieu. (C'est ainsi que la variété des couleurs de peau chez Homo sapiens est signe de sa très grande adaptabilité à des milieux différents.) 950

Que la biodiversité ainsi entendue soit essentielle à la survie des humains et au bien-être des communautés humaines, c'est évident : les forêts stockent le CO₂ indispensable à l'air que nous respirons, les zones humides stockent l'eau, les insectes pollinisateurs et les abeilles sont indispensables aux plantes cultivées et aux arbres fruitiers, les micro-

organismes et les vers de terre permettent la fertilisation et le renouvellement des sols. Ajoutons que la disparition de plantes, c'est aussi celle de principes qui auraient pu se révéler utiles en pharmacologie par exemple. L'utilité de la biodiversité est immense et incontestable. 960

Appendice

Un article du philosophe Gaspard Koenig signalant la parution du livre d'un grand biologiste français, Marc-André Selosse.

Gaspard Koenig (Les Échos, 3 février 2026)

Il faut lire Marc-André Selosse. De livre en livre, de conférence en conférence, ce très réputé mycologue, professeur au Muséum national d'histoire naturelle, met les merveilles des sciences naturelles à portée du lecteur néophyte. On découvre sous sa plume, sans exagération poétique ni militantisme politique, le rôle du sol, les mystères des champignons, les teintes des tanins et la logique de l'évolution naturelle. Comment comprendre le monde où nous vivons si nous ignorons la nature dont nous sommes faits ?

Le nouvel opus de Selosse, un bref libelle intitulé « De la biodiversité comme un humanisme », devrait être parachuté sur tout le pays. On y trouve une synthèse de faits incontestables mais étonnamment absents du débat public. La biodiversité est la condition de la vie sur Terre, surtout la « biodiversité ordinaire », celle des abeilles et des vers de terre. Son effondrement est le sujet le plus grave de notre temps, dont les conséquences ne se mesurent pas en décennies ni en siècles, mais en millions d'années. 25 % des espèces animales et végétales sont aujourd'hui menacées d'extinction. Pire encore, les populations au sein de chaque espèce se réduisent drastiquement, obérant d'autant leur capacité à muter et à évoluer. En Europe, 80 % des insectes ont disparu en trente ans et 30 % des oiseaux en quinze ans. Les causes sont connues, indépendamment même du changement climatique : transformation des milieux, prélèvements excessifs (comme la surpêche), pollution chimique... Cette extinction de

masse, entièrement provoquée par l'homme, est cent à mille fois plus rapide que les précédentes. C'est tout le problème : les vivants n'ont pas le temps de s'adapter. Les arbres n'ont pas de jambes pour fuir le réchauffement, ni les insectes de masques à oxygène pour résister aux pesticides. Les suivants sur la liste, ce sont les humains, qui ne pourront pas survivre très longtemps avec des sols infertiles, des eaux polluées et un ciel vide.

Face à ce constat bien connu, il ne faut pas se tromper de combat. Il ne s'agit pas de sauver la planète, ni même la vie sur Terre. Celle-ci s'en remettra. Elle a connu des pollutions autrement plus graves que celles que nous lui infligeons aujourd'hui : l'apparition de la photosynthèse engendra une « grande oxygénation » dévastatrice pour les organismes de l'époque, qui eurent besoin d'un petit milliard d'années pour trouver la solution (la respiration !). « La biodiversité cicatrisera toujours », explique Selosse, même s'il ne reste que les bactéries enterrées dans les roches profondes, qui finiront par recoloniser le monde. Comme l'indique Tatiana Giraud, une autre scientifique de haute tenue, dont je recommande les cours sur la biodiversité au Collège de France : si le rythme de disparition des mammifères se poursuit sur les prochaines décennies, il faudra trois à cinq millions d'années pour que l'évolution naturelle reconstitue leur diversité. Trois à cinq millions d'années, c'est une catastrophe à l'échelle de la civilisation humaine, mais ce n'est pas grand-chose pour une planète qui en a encore trois milliards devant elle, et qui pourrait même profiter de ce coup de balai pour inventer des formes de vie moins néfastes... « A long terme, nous serons tous morts », écrivait Keynes pour justifier la science économique. Mais à très, très long terme, répondent les biologistes, les vivants seront tous régénérés.

Il faut donc assumer l'idée que réparer la nature, c'est avant tout protéger l'humanité et ses conditions de vie. Les montagnes se fichent bien que les glaciers disparaissent : elles les retrouveront à la prochaine glaciation, dans dix mille ans environ, un clignement d'oeil géologique. En revanche, nous en avons besoin pour boire et pour rêver. Les côtes se fichent bien d'être englouties : elles se reformeront dans 250 millions d'années au sein d'un nouveau supercontinent, Pangaea Proxima. En revanche, nous aimerions continuer à jouir des plages de sable fin. Les gouttes d'eau se fichent bien

d'être envahies par des microplastiques, qui seront un jour ou l'autre digérés par des bactéries spécialisées. En revanche, nous risquons d'en mourir, entre cancers et infertilité. Il n'y a pas de « crise de la biodiversité », comme l'écrit Selosse avec un brin de provocation. Il y a une crise sanitaire et métaphysique pour Homo sapiens. Comme l'existentialisme au siècle dernier, l'écologisme est un humanisme.

A trop « décentrer le regard » pour honorer le vivant non humain, on risque de conclure qu'il vaut mieux laisser l'humanité s'autodétruire, comme le prône le Mouvement pour l'extinction volontaire de l'humanité. Débarrassée de la domination humaine, la nature pourrait enfin prendre le temps de se rétablir. A l'inverse, l'humanisme écologique prôné par Selosse se situe dans l'héritage de la Renaissance. Il faut imaginer l'Homme de Vitruve non pas enserré dans un cercle et un carré, mais pris dans un réseau de filaments mycorhiziens, inextricablement relié aux autres espèces. Cette approche réinscrit paradoxalement l'homme dans la nature, en en faisant un animal comme un autre, exploitant son milieu et soucieux de le préserver.

Selosse propose des actions très concrètes : constituer des réserves de biodiversité bien sûr, mais aussi transformer notre agriculture, qui occupe plus du tiers de la surface terrestre mondiale et se trouve directement responsable de la santé des écosystèmes. De simples haies réduisent de 84 % la propagation de pathogènes et stockent cent tonnes de carbone au kilomètre. Au nom de la survie de notre espèce, il est temps d'engager une transition agroécologique complète. Les étudiants d'AgroParisTech, en grève pour exiger une agronomie plus radicale, sont les humanistes du XXI^e siècle.